

Dt 26/1-13

Nous sommes donc dans ce temps que l'on appelle Carême. Grâce au calendrier du même nom, nous n'en avons jamais autant parlé ! J'imagine que si l'on en parle peu dans le monde protestant, c'est parce qu'il véhicule une idée, un sentiment de contrition et de tristesse. Mais, étonnement, le texte qui est proposé à notre méditation aujourd'hui, s'il laisse une place au renoncement puisqu'il invite à donner une partie des récoltes, est tout sauf triste. Il se termine par un formidable appel à la joie : *“Puis tu te réjouiras, avec le Lévite et avec l'étranger qui sera au milieu de toi, pour tous les biens que l'Éternel, ton Dieu, t'a donnés, à toi et à ta maison”*. L'invitation à se réjouir pour tous les biens que Dieu nous donne vient en conclusion d'un texte qui nous invite à donner une partie de ces biens, qui nous invite à renoncer à une partie ! Et pourtant c'est peut-être dans ce paradoxe que réside l'essentiel de la spiritualité de Carême, mais aussi du don, de l'offrande, car tout cela est lié.

Remarquons deux choses pour commencer : la première c'est qu'il s'agit bien d'un renoncement volontaire à une partie de ce que l'on possède. Il n'est pas question ici de justifier une privation imposée, pauvreté, famine ou autres. La deuxième est que l'objet auquel on renonce est donné, partagé. Il n'est pas jeté ni détruit.

L'humain a toujours tendance à vouloir posséder plus. C'est une évidence, mais il faut de temps à autres, la formuler. Ça va mieux en le disant... Pris dans un cycle de besoins et de satisfaction à ces besoins, très vite il n'y a plus de place pour la relation, le désir qui fait place à l'Autre et à Dieu. Au pire, Dieu est perçu comme celui qui vient mieux satisfaire les besoins, mieux donner de la richesse, de l'avoir, mieux guérir que le médecin, mieux enrichir que le travail...etc. Ainsi on met très facilement Dieu du côté de l'avoir ne réalisant pas alors que c'est une idôle qu'on se fabrique dans nos têtes.... Or le Dieu de la Bible n'est pas du côté de l'avoir mais de l'être. Il ne nous promet pas plus d'avoir, mais un être nouveau. En nous, la relation à Dieu est souvent brouillée. Même le chrétien convaincu est toujours tenté de chercher l'être sur le mode l'avoir, c'est à dire d'établir avec Dieu une relation mercantile, où l'on se situe face à lui comme face à un marchand : je fais cela pour toi, mais en retour ce serait bien que tu fasses ceci pour moi... Qui peut se vanter de n'avoir jamais eu ce type de comportement ? Dieu sert alors à l'homme pour acquérir ce dont il a envie, ce qu'il convoite. Celui qui fonctionne ainsi assigne à Dieu un rôle de “dieu-répondant”, le demandeur restant seul juge de ce que Dieu doit lui donner.

Pourtant, l'histoire d'Israël devrait nous conduire à réfléchir un peu autrement. Car la terre promise n'est pas le lieu de la satisfaction des besoins du peuple. Le lait et le miel sont surtout symboliques et spirituels. La Palestine de l'époque, à part quelques oasis comme Jéricho, était plus proche d'un désert que de terres fertiles où coulent le lait et le miel ! Abraham lui-même, quand il est arrivé en terre promise, a été tellement déçu qu'il n'y est que très peu resté et qu'il est très rapidement parti en Egypte. Il a fait le chemin de l'Exode dans l'autre sens, à l'envers. L'épisode nous est relaté au chapitre 12 de la Genèse. Non, la terre promise n'est pas un lieu où coulent *naturellement* le lait et le miel ! La terre promise est au contraire le lieu où manquent le lait et le miel. Le peuple de Dieu en arrivant sur cette terre est donc d'abord amené à faire le constat d'un manque avant de découvrir que le lait et le miel pourront peut être y couler, mais... pas tout de suite.. mais pas tout seuls... mais... comme le fruit du travail des hommes et des femmes libérés de l'esclavage d'Egypte. En fait, la terre promise est une terre sur laquelle il faut bâtir, une terre à habiter, une terre qu'il faut travailler pour en recueillir le fruit. Une terre où « peuvent couler le lait et le miel » si on la travaille et surtout si on vit en paix dans l'espace qu'elle nous offre et en paix avec elle. C'est pour signifier cela que Dieu arrête de dispenser la manne à son peuple au moment où celui-ci entre en terre promise.

Evidemment, la terre promise désigne la terre elle même. Toute la terre. Ce monde que Dieu donne aux humains et qu'il leur faut, paradoxalement, construire et rendre habitable. Habiter la terre comme une terre promise... C'est aujourd'hui un vrai défi et tout un programme. Habiter le monde comme une terre promise, c'est accepter de se confronter à la question de l'écologie, de l'entretien et de la sauvegarde de la planète, bien sûr, mais pas seulement. Habiter le monde comme une terre promise, c'est aussi mener une réflexion sur la manière dont on vit ensemble sur cette terre, à la manière dont on s'en partage les richesses, c'est à dire sur l'économie. Habiter le monde comme une terre promise, c'est faire tout ce que nous pouvons pour rendre ce monde plus accueillant, meilleur, plus agréable à vivre. Habiter le monde comme une terre promise, c'est prendre conscience qu'il y a une seule humanité et que c'est à nous tous qu'il a été donné.

C'est à cause de la convoitise qui habite l'humain, ce besoin de toujours vouloir plus que Dieu place dans la liturgie de son peuple des temps pour rompre ce cercle infernal, des temps où l'on ne va pas recevoir de Dieu mais lui donner et non lui donner pour obtenir plus, mais gratuitement ! Ainsi dans le culte du peuple de Dieu de l'Ancienne Alliance, il y avait des moments réservés au don, non pas le don d'un superflu, d'un reste, mais le don des prémices, de la première récolte. Le renoncement à la première partie de la récolte, celle dont on avait le plus envie, est là pour permettre à l'humain de vivre face à Dieu un temps où il crée le manque en lui, un temps où Dieu n'est pas perçu comme celui qui comble nos manques, mais comme présence qui se dit dans le manque. C'est aussi la voie ouverte pour envisager et vivre différemment les divers manques de nos vies. C'est dans ce même esprit que plus tard Jésus ira au désert, créer en lui le manque.

Ce renoncement volontaire n'est pas pour rien dans la Bible, mais tourné vers un but. Le produit de cette offrande devait servir à se réjouir avec les lévites, les prêtres et avec les étrangers installés dans le pays. Deux orientations complémentaires : se réjouir avec les prêtres, le culte interne, la vie de la communauté religieuse, mais aussi avec les étrangers, ceux de l'extérieur, ceux qui ont d'autres manières de vivre, d'autres religions. Renoncer, créer un manque dans sa vie, pour partager... C'est un des sens du jeûne, du carême. Et remarquez que ce partage n'est pas seulement un partage interne à l'Eglise, mais que les étrangers au peuple de Dieu y ont leur part. S'ils sont le moyen d'une libération, le renoncement et le don, se donnent ensuite comme le lieu d'une joie possible, celle du partage de l'avoir, de ce que Dieu nous donne, partage sans limite avec le frère, la soeur, mais aussi avec l'étranger. Le renoncement et le don sont les moyens d'un véritable fête ! Bien sûr renoncer n'est jamais facile, mais cela conduit à cette joie qui est toujours derrière un manque traversé.